

OPÉRETTE

COMÉDIE



Notre - le malade majanin

Festival de la Ville de
Paris

pour la ville de Paris 74



Monsieur Purgon



Béralde



Argan



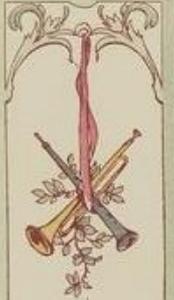
Thomas Diafoirus



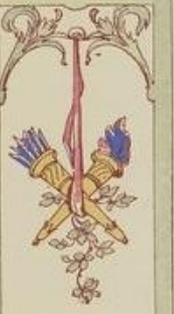
Angélique



Toinette



OPÉRETTE



COMÉDIE

Salade Imaginaire

Festival du Bon Oiseau

pour le 1er mai 79

Quelques scènes du *Malade imaginaire*

- **Acte I, scène 5 (Argan, Angélique, Toinette)**

Argan.

Oh çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela ? Vous riez ? Cela est plaisant oui, ce mot de mariage ! Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah ! nature, nature ! À ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

Angélique.

Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

Argan.

Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante : la chose est donc conclue, et je vous ai promise.

Angélique

C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

Argan.

Ma femme, votre belle-mère, avait envie que je vous fisse religieuse, et votre petite sœur Louison aussi, et de tout temps elle a été aheurtée à cela.

Toinette, à part.

La bonne bête a ses raisons.

Argan.

Elle ne voulait point consentir à ce mariage ; mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée.

Angélique

Ah ! mon père, que je vous suis obligée de toutes vos bontés !

Toinette, à Argan.

En vérité, je vous sais bon gré de cela ; et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

Argan.

Je n'ai point encore vu la personne : mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi.

Angélique

Assurément, mon père.

Argan.

Comment ! l'as-tu vu ?

Angélique

Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connoître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

Argan.

Ils ne m'ont pas dit cela ; mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

Angélique

Oui, mon père.

De belle taille.	Argan.	C'est ce que je ne sais pas.
Sans doute.	Angélique	Argan. Et qui sera reçu médecin dans trois jours.
Agréable de sa personne.	Argan.	Angélique Lui, mon père ?
Assurément.	Angélique	Argan. Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit ?
De bonne physionomie.	Argan.	Angélique Non, vraiment. Qui vous l'a dit, à vous ?
Très bonne.	Angélique	Argan. Monsieur Purgon.
Sage et bien né.	Argan.	Angélique Est-ce que monsieur Purgon le connaît ?
Tout à fait.	Angélique	Argan. La belle demande ! Il faut bien qu'il le connaisse puisque c'est son neveu.
Fort honnête.	Argan.	Angélique Cléante, neveu de monsieur Purgon ?
Le plus honnête du monde.	Angélique	Argan. Quel Cléante ? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.
Qui parle bien latin et grec.	Argan.	Angélique
	Angélique	Hé ! oui.

Argan.

Hé bien ! c'est le neveu de monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, monsieur Diafoirus ; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante ; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, monsieur Purgon, monsieur Fleurant, et moi ; et demain, ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce ? Vous voilà tout ébaubie !

Angélique

C'est, mon père, que je connais que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

Toinette.

Quoi ! monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque ? Et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin ?

Argan.

Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?

Toinette.

Mon Dieu ! tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter ? Là, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage ?

Argan.

Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je le suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même des consultations et des ordonnances.

Toinette.

Hé bien ! voilà dire une raison, et il y a du plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, monsieur, mettez la main à la conscience ; est-ce que vous êtes malade ?

Argan.

Comment, coquine ! si je suis malade ! Si je suis malade, impudente !

Toinette.

Hé bien ! oui, monsieur, vous êtes malade ; n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez : voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle ; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

Argan.

C'est pour moi que je lui donne ce médecin ; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

Toinette.

Ma foi, monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil ?

Argan.

Quel est-il, ce conseil ?

Toinette.

De ne point songer à ce mariage-là.

Argan.

Et la raison ?

Toinette.

La raison, c'est que votre fille n'y consentira point^[2].

Argan.

Elle n'y consentira point ?

Toinette.

Non.

Argan.

Ma fille ?

Toinette.

Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de monsieur Diafoirus, de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

Argan.

J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier ; et, de plus, monsieur Purgon, qui n'a ni femme ni enfants, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage ; et monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

Toinette.

Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.

Argan.

Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

Toinette.

Monsieur, tout cela est bel et bon ; mais j'en reviens toujours là : je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari ; et elle n'est point faite pour être madame Diafoirus.

Argan.

Et je veux, moi, que cela soit.

Toinette.

Hé, fi ! ne dites pas cela.

Argan.

Comment ! que je ne dise pas cela ?

Toinette.

Hé, non.

Argan.

Et pourquoi ne le dirai-je pas ?

Toinette.

On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

Argan.

On dira ce qu'on voudra ; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

Toinette.

Non ; je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

Argan.

Je l'y forcerai bien.

Toinette.

Elle ne le fera pas, vous dis-je.

Argan.

Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

Toinette.

Vous ?

Moi.	Argan.	Argan.
		Je ne la mettrai point dans un couvent ?
Bon !	Toinette.	Toinette.
		Non.
Comment, bon ?	Argan.	Argan.
		Non ?
	Toinette.	Toinette.
Vous ne la mettrez point dans un couvent. Non.		
	Argan.	Toinette.
Ouais ! Voici qui est plaisant ! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?		Vous vous moquez.
		Argan.
Non, vous dis-je.	Toinette.	Je ne me moque point.
		Toinette.
Qui m'en empêchera ?	Argan.	La tendresse paternelle vous prendra.
		Argan.
Vous-même.	Toinette.	Elle ne me prendra point.
		Toinette.
Moi ?	Argan.	Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un Mon petit papa mignon, prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.
		Argan.
Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.	Toinette.	Tout cela ne fera rien.
		Argan.
Je l'aurai.	Argan.	Toinette.
		Oui, oui.

Argan.
Je vous dis que je n'en démordrai point.

Toinette.
Bagatelles.

Argan.
Il ne faut point dire, Bagatelles.

Toinette.
Mon Dieu ! je vous connais, vous êtes bon naturellement.

Argan, avec emportement.
Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux^[3].

Toinette.
Doucement, monsieur. Vous ne songez pas que vous êtes malade.

Argan.
Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

Toinette.
Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

Argan.
Où est-ce donc que nous sommes ? et quelle audace est-ce là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître ?

Toinette.
Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

Argan, courant après Toinette.

Ah ! insolente, il faut que je t'assomme.

Toinette, évitant Argan, et mettant la chaise entre elle et lui.
Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

Argan, courant après Toinette autour de la chaise avec son bâton.
Viens, viens, que je t'apprenne à parler.

Toinette, se sauvant du côté où n'est point Argan.
Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

Argan, de même.
Chienne !

Toinette, de même.
Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

Argan, de même.
Pendarde !

Toinette, de même.
Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

Argan, de même.
Carogne !

Toinette, de même.
Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

Argan, s'arrêtant.
Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?

Angélique

Hé ! mon père, ne vous faites point malade.

Argan, à Angélique

Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

Toinette, en s'en allant.

Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit.

Argan, se jetant dans sa chaise.

Ah ! ah ! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

- **Acte III, scène 3 (Argan, Béralde)**

Béralde.

Vous voulez bien, mon frère, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation ?

Argan.

Voilà qui est fait.

Béralde.

De répondre sans nulle aigreur aux choses que je pourrai vous dire ?

Argan.

Oui.

Béralde.

Et de raisonner ensemble sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion.

Argan.

Mon Dieu ! oui. Voilà bien du préambule.

Béralde.

D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez et n'ayant d'enfants qu'une fille, car je ne compte pas la petite ; d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent ?

Argan.

D'où vient, mon frère, que je suis maître dans ma famille, pour faire ce que bon me semble ?

Béralde.

Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles ; et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

Argan.

Oh çà ! nous y voici. Voilà tout d'abord la pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut.

Béralde.

Non, mon frère ; laissons-la là : c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est détachée de toute sorte d'intérêt ; qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfants une affection et une bonté qui n'est pas concevable : cela est certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin ?

Argan.

Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

Béralde.

Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille ; et il se présente un parti plus sortable pour elle.

Argan.

Oui ; mais celui-ci, mon frère, est plus sortable pour moi.

Béralde.

Mais le mari qu'elle doit prendre doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous ?

Argan.

Il doit être, mon frère, et pour elle et pour moi ; et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

Béralde.

Par cette raison-là, si votre petite était grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire.

Argan.

Pourquoi non ?

Béralde.

Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature !

Argan.

Comment l'entendez-vous, mon frère ?

Béralde.

J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderais point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.

Argan.

Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve ; et que monsieur Purgon dit que je succomberais, s'il était seulement trois jours sans prendre soin de moi ?

Béralde.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous enverra en l'autre monde.

Argan.

Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine ?

Béralde.

Non, mon frère ; et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

Argan.

Quoi ! vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révérée ?

Béralde.

Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soient parmi les hommes ; et, à regarder les choses en philosophe, je ne vois point une plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule, qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

Argan.

Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre ?

Béralde.

Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici, où les hommes ne voient goutte ; et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque chose.

Argan.

Les médecins ne savent donc rien, à votre compte ?

Béralde.

Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les

diviser ; mais, pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent pas du tout^[2].

Argan.

Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les médecins en savent plus que les autres.

Béralde.

Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'chose : et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

Argan.

Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous ; et nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux médecins.

Béralde.

C'est une marque de la faiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.

Argan.

Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

Béralde.

C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent ; et d'autres qui en profitent sans y être. Votre monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse ; c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds ; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croirait du crime à les vouloir examiner ; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile ; et qui, avec une impétuosité de

prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire : c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera ; et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il ferait à lui-même.

Argan.

C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui. Mais, enfin, venons au fait. Que faire donc quand on est malade ?

Béralde.

Rien, mon frère.

Argan.

Rien ?

Béralde.

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gêne tout ; et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.

Argan.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

Béralde.

Mon Dieu, mon frère, ce sont de pures idées dont nous aimons à nous repaître ; et de tout temps il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent et qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir, et de la remettre dans une pleine

facilité de ses fonctions ; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela ; et il en est comme de ces beaux songes, qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

Argan.

C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête ; et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

Béralde.

Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde ; voyez-les faire, les plus ignorants de tous les hommes.

Argan.

Ouais ! vous êtes un grand docteur, à ce que je vois ; et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs, pour rembarquer vos raisonnements, et rabaisser votre caquet.

Béralde.

Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine ; et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous ; et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelqueune des comédies de Molière.

Argan.

C'est un bon impertinent que votre Molière, avec ses comédies ! et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins !

Béralde.

Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

Argan.

C'est bien à lui à faire, de se mêler de contrôler la médecine ! Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces messieurs-là !

Béralde.

Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses professions des hommes ? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

Argan.

Par la mort non de diable ! si j'étais que des médecins, je me vengerais de son impertinence ; et, quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Il aurait beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerais pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement ; et je lui dirais : Crève, crève ; cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté.

Béralde.

Vous voilà bien en colère contre lui.

Argan.

Oui. C'est un malavisé ; et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

Béralde.

Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.

Argan.

Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remèdes.

Béralde.

Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie ; mais que pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

Argan.

Les sottises raisons que voilà ! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage ; car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

Béralde.

Je le veux bien, mon frère ; et, pour changer de discours, je vous dirai que, sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent ; que, pour le choix d'un gendre, il ne faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte ; et qu'on doit, sur cette matière, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de là dépend tout le bonheur d'un mariage.

- **Acte III, scène 6 (M. Purgon, Argan, Béralde, Toinette)**

Monsieur Purgon

Je viens d'apprendre là-bas, à la porte, de jolies nouvelles ; qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avais prescrit.

Argan.

Monsieur, ce n'est pas...

Monsieur Purgon

Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin !

Toinette.

Cela est épouvantable.

Monsieur Purgon

Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même.

Argan.

Ce n'est pas moi...

Monsieur Purgon

Inventé et formé dans toutes les règles de l'art.

Toinette.

Il a tort.

Monsieur Purgon

Et qui devait faire dans les entrailles un effet merveilleux.

Argan.

Mon frère...

Monsieur Purgon

Le renvoyer avec mépris !

Argan, montrant Béralde

C'est lui...

Monsieur Purgon

C'est une action exorbitante.

Toinette.

Cela est vrai.

Monsieur Purgon

Un attentat énorme contre la médecine.

Argan, montrant Béralde

Il est cause...

Monsieur Purgon

Un crime de lèse-Faculté, qui ne se peut assez punir.

Toinette.

Vous avez raison.

Monsieur Purgon

Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

Argan.

C'est mon frère...

Monsieur Purgon

Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

Toinette.

Vous ferez bien.

Monsieur Purgon

Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisais à mon neveu, en faveur du mariage.

(Il déchire la donation, et en jette les morceaux avec fureur.)

Argan.

C'est mon frère qui a fait tout le mal.

Monsieur Purgon

Mépriser mon clystère !

Argan.

Faites-le venir ; je m'en vais le prendre.

Monsieur Purgon

Je vous aurais tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

Toinette.

Il ne le mérite pas.

Monsieur Purgon

J'allais nettoyer votre corps, et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.

Argan.

Ah ! mon frère !

Monsieur Purgon

Et je ne voulais plus qu'une douzaine de médecines pour vider le fond du sac.

Toinette.

Il est indigne de vos soins.

Monsieur Purgon

Mais, puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains...

Argan.

Ce n'est pas ma faute.

Monsieur Purgon

Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin...

Toinette.

Cela crie vengeance.

Monsieur Purgon

Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnais...

Argan.

Hé ! point du tout.

Monsieur Purgon

J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, et à la féculence de vos humeurs.

Toinette.

C'est fort bien fait.

Argan.

Mon Dieu !

Monsieur Purgon

Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous deveniez dans un état incurable ;

Argan.

Ah ! miséricorde !

Monsieur Purgon

Que vous tombiez dans la bradyepsie,

Argan.

Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon

De la bradyepsie dans la dyspepsie,

Argan.

Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon

De la dyspepsie dans l'apepsie,

Argan.

Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon

De l'apepsie dans la lienterie,

Argan.

Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon

De la lienterie dans la dyssenterie,

Argan.

Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon

De la dyssenterie dans l'hydropisie,

Argan.

Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon

Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

- **Acte III, scène 14 (Argan, Béralde, Toinette en médecin)**

Toinette

Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

Argan.

Cela est admirable.

Toinette.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes ; et votre réputation, qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai prise.

Argan.

Monsieur, je suis votre serviteur.

Toinette.

Je vois, monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie ?

Argan.

Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans.

Toinette.

Ah, ah, ah, ah, ah ! j'en ai quatre-vingt-dix.

Argan.

Quatre-vingt-dix !

Toinette.

Oui. Vous voyez en effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

Argan.

Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans !

Toinette.

Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fiévrottes, à ces vapeurs, et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine ; c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais, monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes et l'envie que j'aurais de vous rendre service.

Argan.

Je vous suis obligé, monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

Toinette.

Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah ! je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais ! ce pouls-là fait l'impertinent ; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?

Argan.

Monsieur Purgon.

Toinette.

Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?

Argan.

Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

Toinette.

Ce sont tous des ignorants. C'est du poumon que vous êtes malade.

Argan.

Du poumon ?

Toinette.

Oui. Que sentez-vous ?

Argan.

Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

Toinette.

Justement, le poumon.

Argan.

Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

Toinette.

Le poumon.

Argan.

J'ai quelquefois des maux de cœur.

Toinette.

Le poumon.

Argan.

Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

Toinette.

Le poumon.

Argan.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étoient des coliques.

Toinette.

Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

Argan.

Oui, monsieur.

Toinette.

Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

Argan.

Oui, monsieur.

Toinette.

Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?

Argan.

Oui, monsieur.

Toinette.

Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

Argan.

Il m'ordonne du potage,

Toinette.

Ignorant !

		Toinette.
De la volaille,	Argan.	<i>Ignorantus, ignoranta, ignorantum.</i> Il faut boire votre vin pur ; et, pour épaissir votre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande ; du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main ; et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.
Ignorant !	Toinette.	
Du veau,	Argan.	Argan.
Ignorant !	Toinette.	Vous m'obligerez beaucoup.
		Toinette.
	Argan.	Que diantre faites-vous de ce bras-là ?
Des bouillons,	Toinette.	Argan.
Ignorant !	Argan.	Comment ?
		Toinette.
	Argan.	Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.
Des œufs frais ;	Toinette.	Argan.
Ignorant !	Argan.	Et pourquoi ?
		Toinette.
Et le soir, de petits pruneaux pour lâcher le ventre ;	Toinette.	Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ?
Ignorant !	Argan.	Argan.
		Oui ; mais j'ai besoin de mon bras.
Et surtout de boire mon vin fort trempé.	Toinette.	Toinette.
		Vous avez là aussi un œil droit que je me ferais crever, si j'étais en votre place.

Argan.

Crever un œil ?

Toinette.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture ?
Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt : vous en verrez plus clair de
l'œil gauche.

Argan.

Cela n'est pas pressé.

Toinette.

Adieu. Je suis fâché de vous quitter sitôt ; mais il faut que je me trouve à
une grande consultation qui doit se faire pour un homme qui mourut hier.

Argan.

Pour un homme qui mourut hier ?

Toinette.

Oui : pour aviser et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au
revoir.

Argan.

Vous savez que les malades ne reconduisent point.

Scène XV.

ARGAN, BÉRALDE.

Béralde.

Voilà un médecin, vraiment, qui paroît fort habile !

Argan.

Oui ; mais il va un peu bien vite.

Béralde.

Tous les grands médecins sont comme cela.

Argan.

Me couper un bras et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux !
J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me
rendre borgne et manchot !